

Pourquoi être heureux
quand on peut être normal ?

Du même auteur

La Passion de Napoléon
Éditions Robert Laffont, 1989

Écrit sur le corps
Éditions Plon, 1993

Le Sexe des cerises
Éditions Plon, 1995

Art et mensonges
Éditions Plon, 1998

Powerbook
Éditions de l'Olivier, 2002

Les oranges ne sont pas les seuls fruits
Éditions des Femmes, 2003
Éditions de l'Olivier, 2012

Garder la flamme
Éditions Melville, 2006

JEANETTE WINTERSON

Pourquoi être
heureux quand on
peut être normal ?

*traduit de l'anglais
par Céline Leroy*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage
a paru chez Jonathan Cape en 2011,
sous le titre : *Why Be Happy When You Could Be Normal ?*

ISBN 978.2.82360.030.8

© Jeanette Winterson, 2011.

© Éditions de l'Olivier
pour l'édition en langue française, 2012.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes trois mères :
Constance Winterson
Ruth Rendell
Ann S.

Le mauvais berceau

Quand ma mère se fâchait contre moi, ce qui lui arrivait souvent, elle disait : « Le Diable nous a dirigés vers le mauvais berceau. »

L'image de Satan prenant congé de la guerre froide et du maccarthysme le temps de faire un crochet par Manchester en 1960 – but de la visite : duper Mrs Winterson – est théâtralement truculente. Ma mère elle-même était une dépressive truculente ; une femme qui cachait un revolver dans le tiroir à chiffons et les balles dans une boîte de produit nettoyant Pledge. Une femme qui passait ses nuits à faire des gâteaux pour ne pas avoir à dormir dans le même lit que mon père. Une femme qui avait une descente d'organes, une thyroïde déficiente, un cœur hypertrophié, une jambe ulcéreuse jamais guérie, et deux dentiers – un mat pour tous les jours et un perlé pour les « grands jours ».

J'ignore pourquoi elle n'avait/ne pouvait pas avoir d'enfant. Je sais qu'elle m'a adoptée parce qu'elle voulait une amie (elle n'en avait aucune), et parce que j'étais comme une fusée éclairante lancée à l'adresse du monde – une façon de dire qu'elle était là –, une sorte de croix marquant sa présence sur la carte.

Elle détestait son anonymat, et comme tous les enfants, adoptés ou non, j'ai dû vivre une partie de ce qu'elle avait

rêvé pour sa propre existence. Nous faisons ce genre de choses pour nos parents – ils ne nous laissent pas vraiment le choix.

Elle était encore en vie quand mon premier roman, *Les oranges ne sont pas les seuls fruits*, a été publié en 1985. Il est en partie autobiographique dans le sens où il raconte l'histoire d'une petite fille adoptée par un couple de pentecôtistes. On la destine à être missionnaire. Au lieu de cela, elle tombe amoureuse d'une fille. Catastrophe. La jeune fille quitte la maison, se débrouille pour entrer à Oxford, puis revient chez elle où elle découvre que sa mère s'est bricolé une CB pour diffuser les Évangiles aux païens. La mère a choisi un nom de code à rallonge – « Lumière Bienveillante ».

Le roman commence par : « *Comme la plupart des gens, j'ai longtemps vécu avec ma mère et mon père. Mon père aimait regarder les combats de catch, ma mère, elle, aimait catcher.* »

J'ai lutté à mains nues quasiment toute ma vie. Dans ce genre de combat, le vainqueur est celui qui frappe le plus fort. Ayant été battue dans mon enfance, j'ai appris très tôt à ne pas pleurer. Si je passais une nuit enfermée dehors, je m'asseyais sur le pas de la porte jusqu'à l'arrivée du laitier, je buvais les deux pintes qu'il nous livrait, abandonnais là les bouteilles vides pour faire enrager ma mère et partais à l'école.

Nous allions partout à pied. Nous n'avions pas assez d'argent pour acheter une voiture ou nous payer le bus. À moi seule, je parcourais en moyenne huit kilomètres par jour : trois pour aller à l'école et en revenir ; cinq autres pour l'église.

Nous nous rendions à l'église tous les jours sauf le jeudi.

J'ai raconté un certain nombre de ces choses dans *Les*

Oranges et quand le livre est sorti, ma mère m'a envoyé un mot furieux rédigé d'une écriture ronde impeccable pour exiger un rendez-vous téléphonique.

Cela faisait plusieurs années que nous ne nous étions pas vus. J'avais terminé mes études à Oxford, je vivotais et j'avais écrit *Les Oranges* très jeune – j'avais vingt-cinq ans à la publication.

Je suis entrée dans une cabine téléphonique – je n'avais pas le téléphone. Elle est entrée dans une cabine téléphonique – elle n'avait pas le téléphone.

J'ai composé le code ainsi que le numéro d'Accrington comme indiqué, et elle était là – qui a besoin de Skype ? Je la voyais à travers sa voix, sa silhouette se matérialisait devant moi pendant qu'elle parlait.

C'était une femme corpulente, plutôt grande, qui devait peser autour de cent vingt kilos. Bas de contention, sandales plates, robe en crêpe polyester et foulard en nylon. Elle s'était sans doute poudré le visage (toujours avoir l'air bien comme il faut), mais en faisant l'impasse sur le rouge à lèvres (vulgaire).

Elle remplissait la cabine téléphonique. Elle n'était pas à la bonne échelle, plus vaste que nature. Elle rappelait ces contes de fées où les proportions sont approximatives et instables. Elle grandissait. Elle s'élargissait. Ce n'est que plus tard, beaucoup plus tard, trop tard, que j'ai compris combien elle se sentait petite. Le bébé que personne ne voulait prendre dans ses bras. L'enfant qu'elle n'avait pas porté, toujours en elle.

Mais ce jour-là, au sommet de son indignation, elle était gigantesque. « C'est la première fois que je suis obligée de commander un livre sous un faux nom », m'a-t-elle dit.

J'ai tenté d'expliquer mon projet. Je suis un écrivain ambitieux – je ne vois pas l'intérêt d'être quoi que ce soit, ou plutôt de devenir quoi que ce soit, si l'on n'a pas l'ambition nécessaire pour y parvenir. 1985 ne marquait pas l'année de mes mémoires – et de toute façon, ce n'était pas ce que j'avais écrit. J'essayais d'échapper à l'idée reçue selon laquelle les femmes écrivent toujours sur « l'expérience » – dans les limites de ce qu'elles connaissent – contrairement aux hommes qui écrivent sur ce qui est grand et audacieux – le grand schéma des choses, l'expérimentation avec la forme. Henry James a mal interprété les propos de Jane Austen lorsqu'elle a déclaré écrire sur dix centimètres d'ivoire – comprendre d'infimes miniatures observatrices. On a dit à peu près la même chose d'Emily Dickinson et de Virginia Woolf. Ces commentaires me mettaient hors de moi. Après tout, pourquoi ne pourrions-nous pas réconcilier expérience *et* expérimentation ? Pourquoi ne pourrions-nous pas réconcilier observation et imagination ? Pourquoi une femme devrait-elle être cantonnée à quoi que ce soit ou par qui que ce soit ? Pourquoi une femme ne devrait-elle pas avoir d'ambition littéraire ? D'ambition personnelle ?

Mrs Winterson ne voulait pas en entendre parler. Elle savait très bien que les écrivains étaient des bohèmes obsédés sexuels qui ne respectaient rien et ne travaillaient pas. Les livres avaient été bannis de la maison – j'expliquerai pourquoi plus tard –, alors que j'en écrive un, que je le publie et que je remporte un prix... et que je me retrouve dans cette cabine téléphonique à la sermonner sur la littérature, à polémiquer sur le féminisme...

Bip-bip – veuillez insérer des pièces dans l'appareil – et tandis que sa voix afflue et reflue comme la mer, je me dis : « Pourquoi n'es-tu pas fière de moi ? »

Bip-bip – veuillez insérer des pièces dans l'appareil – et me voilà de nouveau enfermée dehors, assise sur le pas de la porte. Il fait vraiment froid, j'ai un journal sous les fesses et je me recroqueville dans mon duffle-coat.

Une femme passe par là, je la connais. Elle me donne un sachet de chips. Elle sait comment est ma mère.

Chez nous, la lumière est allumée. Comme papa travaille de nuit, elle peut aller se coucher, mais elle ne dormira pas. Elle lira la Bible jusqu'au matin et quand papa sera de retour, il me fera entrer, ne dira rien, et elle non plus ne dira rien et nous ferons comme s'il était normal de laisser son enfant dehors toute la nuit, normal de ne jamais dormir avec son mari. Normal d'avoir deux dentiers et un revolver dans le tiroir à chiffons...

Nous sommes toujours au téléphone dans la cabine. Elle dit que je dois mon succès au Diable, le gardien du mauvais berceau. Elle me reproche d'avoir utilisé mon nom dans le roman – si c'est une histoire inventée, pourquoi la protagoniste se prénomme-t-elle Jeanette ?

Pourquoi ?

Je ne me souviens pas d'un temps où je n'aie dû confronter ma version à la sienne. Cela a été mon mode de survie depuis le début. Les enfants adoptifs s'inventent parce qu'ils n'ont pas d'autre solution ; leur existence est marquée dès le départ par une absence, un vide, un point d'interrogation. Un pan déterminant de leur histoire disparaît, aussi

violemment que si une bombe avait été logée au creux de ce ventre bombé.

Le bébé est expulsé dans un monde inconnu qui ne devient compréhensible qu'à travers une histoire – bien sûr, nous vivons tous ainsi, c'est l'histoire de notre vie, à la différence près que l'adoption vous débarque au milieu d'une histoire qui a commencé sans vous. Imaginez un livre dont il manquerait les premières pages. Imaginez arriver au théâtre après le lever du rideau. La sensation de manque ne vous laisse pas un instant de répit, jamais – elle ne peut pas, ne devrait pas vous lâcher, cette sensation, puisqu'il manque *effectivement* quelque chose.

Cela n'est pas négatif en soi. Cette part manquante, ce passé manquant, peuvent constituer une ouverture plutôt qu'un vide. Ils peuvent devenir une entrée autant qu'une sortie. Ils sont une preuve fossilisée, la marque d'une autre vie, et même si cette vie vous sera à jamais inaccessible, vous pouvez suivre sa trace du bout des doigts, à l'endroit qu'elle aurait pu occuper, et du bout des doigts, apprendre une nouvelle forme de braille.

Les marques sont là, des zébrures saillantes. Lisez-les. Lisez ces blessures. Récrivez-les. Récrivez ces blessures.

C'est pour cette raison que je suis écrivain – je ne dis pas que j'ai « décidé » de l'être ou que je le suis « devenue ». Ce n'était pas un acte volontaire ni même un choix conscient. Pour éviter la trame serrée du récit de Mrs Winterson, je devais être capable de faire mon propre récit. Mi-réalité mi-fiction, voilà les ingrédients qui composent une vie. Et comme dans l'espionnage, il s'agit toujours d'une légende, d'une ouverture. J'ai rédigé mon issue de secours.

« Mais ce n'est pas la vérité... », a-t-elle dit.

La vérité ? Nous parlons d'une femme qui prenait l'activité frénétique des souris dans la cuisine pour des ectoplasmes.

Il était une fois une maison mitoyenne à Accrington, dans le Lancashire – nous appelions ces constructions des deux-en-haut deux-en-bas : deux pièces au rez-de-chaussée, deux pièces à l'étage. Nous avons vécu à trois dans cette demeure pendant seize ans. J'en ai donné ma version – fidèle et inventée, exacte et faussée par la mémoire, par épisodes non chronologiques. Je me suis racontée sous les traits de l'héroïne comme dans n'importe quel récit de naufrage. Il s'agissait bien d'un naufrage qui m'a fait échouer sur les rives du genre humain, d'un genre trouble pas toujours très humain.

Je crois que ce qui m'attriste le plus, dans cette légende que sont *Les Oranges*, c'est que j'ai écrit une histoire avec laquelle je pouvais vivre. L'autre était trop douloureuse. Je n'y aurais pas survécu.

On me demande souvent, à la manière des QCM, ce qui est « vrai » et ce qui est « faux » dans *Les Oranges*. Ai-je travaillé dans un funérarium ? Ai-je conduit une camionnette de glacier ? Érigions-nous un chapiteau évangélique ? Mrs Winterson a-t-elle construit sa propre CB ? Se servait-elle vraiment d'un lance-pierres pour assommer les matous ?

Je suis incapable de répondre à ces questions. Je peux dire qu'il y a dans *Les Oranges* un personnage surnommé Elsieles-Miracles qui s'occupe parfois de la petite Jeanette et sert de rempart poreux contre Mère, la force-née.

J'ai créé ce personnage parce que je ne pouvais pas sup-

porter qu'elle ne soit pas dans l'histoire. Je l'ai créé parce que j'aurais souhaité que les choses se soient passées ainsi. Les enfants solitaires s'inventent des amis imaginaires.

Il n'y a pas eu d'Elsie. Il n'y a eu personne comme Elsie. La vie était bien plus solitaire que ça.

Pendant presque toute ma scolarité, j'ai passé les récréations perchée sur les balustrades devant la grille de l'école. Je n'étais pas populaire ni même gentille ; trop irascible, trop enragée, trop passionnée, trop étrange. Ma fréquentation de l'église n'encourageait pas les amitiés et l'environnement scolaire révélait immanquablement les marginaux. Broder L'ÉTÉ EST FINI ET NOUS NE SOMMES PAS SAUVÉS sur mon sac de gym m'avait rendue facile à repérer.

Mais même quand je parvenais à nouer des amitiés, je m'arrangeais pour que les choses tournent au vinaigre...

Si une fille m'appréciait, je guettais un signe de faiblesse chez elle et lui disais que je ne voulais plus être son amie. J'observais la confusion et le trouble. Les larmes. Puis je prenais mes jambes à mon cou, triomphant de maîtriser ainsi la situation, et très vite, le triomphe et la maîtrise s'estompaient, et alors je pleurais toutes les larmes de mon corps parce que je m'étais de nouveau exclue, j'avais une fois de plus échoué sur le pas de la porte où je ne voulais pourtant pas être.

Être adopté, c'est être à l'extérieur. Vous incarnez celui ou celle qui n'a de place nulle part. Vous l'incarnez en essayant de faire subir aux autres ce que vous avez subi. D'où l'impossibilité de croire que quelqu'un puisse vous aimer pour ce que vous êtes.

Je n'ai jamais cru que mes parents m'aimaient. J'ai essayé de les aimer mais ça n'a pas marché. Il m'a fallu beaucoup de temps pour apprendre à aimer – à donner autant qu'à recevoir. J'ai écrit sur l'amour de manière obsessionnelle, je l'ai disséqué et je l'ai considéré/le considère comme la valeur suprême.

Au début, j'aimais Dieu, bien sûr, et Dieu m'aimait. Ce qui n'était pas rien. J'aimais aussi les animaux et la nature. Et la poésie. Le problème, c'était les gens. Comment aimer une autre personne ? Comment s'assurer qu'une autre personne vous aime ?

Je n'en avais aucune idée.

J'ai pensé que l'amour était la perte.

Pourquoi l'amour se mesure-t-il à l'étendue de la perte ?

Ceci est la première phrase d'un de mes romans – *Écrit sur le corps* (1992). Je traquais l'amour, le piégeais, le perdais, le désirais...

La vérité est une chose très complexe pour tout un chacun. Pour un écrivain, ce que l'on retranche en dit autant que ce que l'on intègre. Que trouve-t-on par-delà les marges du texte ? Le photographe cadre son sujet ; les écrivains cadrent leur univers.

Mrs Winterson m'a reproché ce que j'avais intégré alors que j'avais plutôt l'impression que le jumeau muet de l'histoire était ce que j'avais retranché. Nous taisons tant de ces choses trop douloureuses. Nous faisons le vœu que ce que nous pouvons raconter apaisera le reste, l'atténuera d'une façon ou d'une autre. Les histoires sont là pour compenser face à un monde déloyal, injuste, incompréhensible, hors de contrôle.

Raconter une histoire permet d'exercer un contrôle tout en laissant de l'espace, une ouverture. C'est une version, mais qui n'est jamais définitive. On se prend à espérer que les silences seront entendus par quelqu'un d'autre, pour que l'histoire perdure, soit de nouveau racontée.

En écrivant, on offre le silence autant que l'histoire. Les mots sont la part du silence qui peut être exprimée.

Mrs Winterson aurait préféré que je garde le silence.

Vous vous souvenez de l'histoire de Philomèle à qui son violeur arrache la langue pour qu'elle ne puisse jamais raconter ce qui lui est arrivé ?

Je crois à la fiction et au pouvoir des histoires parce qu'ils nous donnent la possibilité de parler de nouvelles langues. De ne pas être réduits au silence. Nous découvrons tous qu'en cas de traumatisme profond, nous hésitons, nous bégayons ; notre parole est entrecoupée de longues pauses. Le traumatisme nous reste en travers de la gorge. Mais par le langage des autres, nous retrouvons le nôtre. Nous pouvons nous tourner vers la poésie. Ouvrir un livre. Quelqu'un a traversé cette épreuve pour nous et s'est immergé profondément dans les mots.

J'ai eu besoin des mots parce que les familles malheureuses sont des conspirations du silence. On ne pardonne jamais à celui qui brise l'omertà. Lui ou elle doit apprendre à se pardonner.

Dieu est pardon – du moins c'est ce que raconte cette histoire en particulier, mais chez nous, Dieu était celui de l'Ancien Testament et il n'y avait pas de pardon sans une

grande dose de sacrifice. Mrs Winterson était malheureuse alors nous devons être malheureux avec elle. Elle attendait l'Apocalypse.

Sa chanson préférée, « Dieu les a effacés », était censée parler de péchés, mais s'adressait en fait à tous ceux qui l'avaient toujours insupportée, à savoir tout le monde. Elle n'aimait tout simplement personne et n'aimait tout simplement pas la vie. La vie était un fardeau qu'il lui faudrait porter jusqu'à la tombe où elle pourrait enfin s'en débarrasser. La vie était une vallée de larmes. La vie était une expérience *pré-mortem*.

Tous les jours, Mrs Winterson adressait à Dieu cette prière : « Seigneur, laisse-moi mourir. » Ce qui était dur à entendre pour mon père et moi.

Sa propre mère était une femme distinguée qui avait épousé un séduisant voyou à qui elle avait donné tout son argent, qu'il avait ensuite dépensé en femmes. Entre mes trois et cinq ans, nous avons dû vivre avec mon grand-père pour que Mrs Winterson puisse s'occuper de sa mère qui était en train de mourir d'un cancer de la gorge.

Mrs W avait beau être très croyante, elle croyait aussi aux esprits, et cela la mettait dans tous ses états que la petite amie de papy, en plus d'être une barmaid vieillissante à la crinière peroxydée, soit médium et organise ses séances dans la salle de séjour familiale.

Après ces séances, ma mère se plaignait que la maison grouillait d'hommes en uniforme du temps de la guerre. Lorsque j'allais à la cuisine pour prendre des sandwiches au corned-beef, on m'ordonnait d'attendre que les morts soient partis pour manger. Cela pouvait prendre des heures, ce qui n'était pas facile à vivre pour une petite fille de quatre ans.

Alors je sortais faire les cent pas dans la rue et je demandais à manger aux passants. Mrs Winterson venait me chercher et c'est à cette occasion que j'ai entendu pour la première fois la sombre histoire du Diable et du berceau...

À côté de mon berceau se trouvait celui d'un petit garçon prénommé Paul. Il a fini par devenir mon frère fantôme puisque sa sainte petite personne était convoquée chaque fois que je n'étais pas sage. Paul n'aurait jamais fait tomber sa poupée flambant neuve dans l'étang (nous n'avons pas creusé la possibilité surréaliste que Paul ait pu recevoir une poupée en cadeau...). Paul n'aurait pas rempli de tomates sa housse à pyjama en forme de caniche pour pouvoir pratiquer une opération de l'abdomen avec bouillie simili-sanguinolente. Paul n'aurait pas caché le masque à gaz de papy (pour une raison inconnue papy avait gardé son masque à gaz de la guerre et je l'adorais). Paul ne serait pas allé à une jolie fête d'anniversaire à laquelle il n'était pas invité en portant le masque à gaz de papy.

S'ils avaient pris Paul plutôt que moi, tout aurait été différent, et mieux. J'étais censée jouer le rôle de l'amie... comme celle que Mrs W avait été pour sa mère.

Mais un jour, sa mère est morte et elle s'est enfermée dans son chagrin. De mon côté, je me suis enfermée dans le garde-manger parce que j'avais appris à utiliser la petite clé qui ouvrait les boîtes de corned-beef.

J'ai un souvenir – vrai ou faux ?

Le souvenir est entouré de roses, ce qui est étrange parce que c'est un souvenir violent et pénible, mais mon grand-père avait la main verte et adorait tout particulièrement les

Réalisation : Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq
Impression : Normandie Roto Impression s.a.s.
Dépôt légal : mai 2012 N° 870 (xxxxxx)
Imprimé en France

